

Frédéric Dambreville

peintures, dessins, gravures

Exposition Librairie Quartiers Latins (Bruxelles) du 12 septembre au 31 octobre 2013.

Un chemin pour s'évader



J'aime la courbe des ronces, leur élan vers la lumière que l'âge pique en arceau vers le sol, où elles rebondissent pour former d'autres voûtes aux feuillages suspendus, d'inextricables fourrés devant lesquels je viens régulièrement m'asseoir comme un pêcheur au bord de l'eau.

Cette chute de feuilles composées vert bleuâtre, qui se détachent sur le pourpre des litières ou l'ombre des sous-bois, m'inspire des motifs simples ou élaborés que je mûris lentement comme on « rêve » un tissu, mais exécute d'un tenant pour ne pas en rompre l'harmonie.

L'enjeu est d'extraire du chaos formé par la masse compacte des branchages des lignes de force suivant le trait ligneux des sarments entre lesquelles viendront se greffer les grappes de feuilles réduites à l'essentiel, tels des rinceaux d'arabesques.

Surtout ne pas saturer le motif, dont j'esquisserai ou éluderai les nervures pennées à ma fantaisie, et ménager dans l'entrelacs de formes elliptiques répétées des vides ou des champs vierges où les enfants verront un ciel, une lune, un chemin pour s'évader.

Homme d'habitude, je retourne souvent dans le même lieu situé à quelques encablures de l'endroit où j'habite. Là, au sein d'un parc vallonné de buttes et de combes qui présente en hiver des scènes de liesse dignes de Brueghel,

règne un bois de tilleuls à petites feuilles auxquels se mêlent des chênes rouges d'Amérique, des platanes, des châtaigniers. Passé l'antique sorbier domestique qui jette au-dessus de l'avenue réservée aux promeneurs ses amples ramures divergentes, s'ouvre une petite clairière de hautes herbes qui vient se déverser en contrehaut de la route, comme une moraine frontale. Je vais un peu plus haut à gauche, à la lisière du bois, où s'étalent quelques vieux massifs de ronces évasés que j'aime à venir visiter de loin en loin comme on retourne à sa source, l'aspect sauvage, aéré, dissimulé de ce périmètre enclavé dans les arbres me procurant un sentiment de soulagement bénéfique.

Ce n'est qu'après avoir sillonné le voisinage dans tous ses recoins que je me suis cantonné sur ces quelques mètres carrés de friche perdue, où, accroupi devant le profil en coupe du fourré ou penché sur les gerbes enchevêtrées comme un botaniste herborise, je peux sonder mon sujet à satiété et l'observer sous tous les angles quelles que soient les saisons, l'hiver qui dépouille nos grands hêtres et les faux sycomores de leur vanité mettant en valeur cette plante rustique mais vivace à leur pied, qui prend alors l'ascendant sur ses proches.

Si j'ai le courage de prendre mon véhicule, je peux aussi pousser plus loin vers la sortie de la ville, en bordure de nationale, où les poids lourds abandonnent parfois leurs remorques inexplicablement sur une voie latérale bordant la chaussée. C'est ici que j'entre dans la forêt de Soignes, quelque part entre la Drève de Putdael et le chemin des Trois Couleurs, où les automobilistes de passage jettent sans plus d'égards leurs détritiques dans le fossé empli de végétation, à un jet de pierre des jacinthes. Délaissant les sentiers à peine tracés sous les chênes, je parcours en tous sens les parcelles encombrées d'orties, de fougères, d'arbres morts, en quête de « répulsives » aux caractéristiques bien précises, qui prennent appui sur le moindre rejet pour propager leurs tiges aériennes violacées en guirlandes de feuilles mollement cintrées, qu'il m'arrive de devoir dégager des broussailles environnantes pour mieux en étudier la structure, la texture, le détail.

Que ce soit pour leur forme ou leur couleur, l'architecture en berceau des rameaux épineux qui structurent la mosaïque des feuilles comme une résille de plomb, ce sont toujours les plus vieux spécimens qui retiennent mon attention, avec leurs faisceaux de lianes cannelées lançant leur mèche préhensile au-delà des haies ou des taillis serrés comme pour faire la charité, ou ployant vers le sol après avoir entrecroisé leurs fouets vigoureux et flexibles en voûte d'arêtes, pour se multiplier naturellement au contact de la terre couverte de feuilles et toute cisailée de brindilles, invisible sous les branches.

Contrairement aux « anciens » qui, dit-on, commençaient à peindre leur rouleau vertical par le bas, j'entame presque tout le temps mes tableaux par le haut, suivant une sorte de gravité naturelle héritée de la peinture abstraite et reprenant le mouvement de dégringolade des feuilles à partir du sarment supérieur en « anse de panier », que j'aime à tracer *a fresco* dans des tons rougeâtres ou mauves, comme pour soutenir la composition.

Puis je déroule mon chemin degré par degré, selon ce que l'œil a vu ou retenu du modèle et que la main libère de manière presque autonome et détachée du corps, à travers les incidents de matière et les intuitions esthétiques qui me font abrégier un geste ou amplifier une courbe, improviser une voie dans la trame labyrinthique foliée avec l'appréhension constante de tout déséquilibrer d'un trait.

Bien que je m'applique à n'utiliser qu'un minimum de tons, la teinte indéfinissable des feuilles m'a fait tester toute la gamme des verts et des bleus disponibles dans les différents médiums que j'affectionne, notamment le pastel que j'emploie directement sur le lavis pour qu'il gagne en souplesse et stabilité. Épandue en larges nappes ajourées, cette substance où j'émiette mes résidus de craie usagée mélangée à de la poudre de colle va donner une *consistance* au fond sur lequel je trace mes sillons en pleine eau sans respect pour les codes établis. Si j'apprécie tout particulièrement ce matériau, très friable et difficile à fixer, c'est qu'il me permet de maintenir un contact direct avec le support, d'éprouver la résistance de la matière avec la main, de dessiner pratiquement avec les doigts qui se mêlent à la pâte du bâtonnet très soluble à l'eau, que j'étale alors comme une boue en prolongeant les traits ou redoublant les pleins quand ils me semblent trop peu marqués.

La pointe sèche m'intéresse pareillement en tant que technique *directe* de gravure, ne demandant aucune manipulation chimique préalable, ni aucun délai d'exécution générateur pour moi de perte d'émotion, de tension, de *tempo*. Toute méthode d'encrage ou d'essuyage mise à part, si j'exclus au même titre le choix et la préparation du papier qui requièrent une vigilance prolongée jusqu'au moment-même du tirage (voire au-delà), seule compte la maîtrise de son instrument que je ne manipule pas comme un crayon mais à pleine main, forçant le métal de tout mon poids pour qu'il s'ouvre à l'encre et rende à l'impression toute l'intention qu'on y aura pour ainsi dire *rentrée*.

Tel un sportif répétant mentalement les trajectoires sinucuses de sa course avant l'effort, j'esquisse souvent virtuellement de la main le canevas de mon dessin au-dessus de la toile posée à plat, en effleurant la surface des doigts comme

pour assimiler l'espace à disposition, y *délier* la structure harmonique des tiges qu'il s'agira de reporter à *l'aveugle* dans les limites restrictives du support, en préservant une certaine marge de blanc. Pantomime jouée comme au théâtre d'ombres sur l'écran laiteux du tissu à peindre, ce rituel prophylactique *prévient* plus qu'il ne programme l'acte définitif qui, quel que soit le degré de concentration apporté aux essais, sera de toute façon aussi étranger à leur forme que le cybermonde du réel.

Sources de cohésion et de tension, le geste et l'immédiateté sont importants dans mon travail. Le rythme d'ailleurs davantage que le geste, qui commande au trait sa profondeur et son ellipse. Le mouvement qui n'enlève rien à la méditation – le souffle et la couleur. L'extrême confusion apparente des ronces – puisque je persiste à me confiner dans ce « barbelé des bois » – m'a d'emblée conduit à traiter des volumes plutôt que des contours, la couleur présidant aux formes qui ne venaient que par surcroît dans les franges visibles des lavis. Soucieux de la morphologie globale du massif, je cherchais alors à peindre le feuillage dans sa masse liquide et profuse, me plaisant à un rendu plutôt « anecdotique » qui ne se voulait pas iconoclaste. Puis, sous l'influence de la pointe sèche et de ses exigences de synthèse, j'ai privilégié les contours aux masses, l'abréviation au commentaire, résumant mon motif à quelques feuilles réduites aux linéaments, prises dans un réseau de lignes traversières les maintenant comme des fruits sur une treille ou des notes sur une portée, suivant une sorte de « rythme intérieur » ou de mouvement saccadé qui s'accorde à l'aspect denté des folioles.

Ce va-et-vient entre le pastel et la pointe sèche m'a fait développer une sorte de « cursive végétale » qui serait plus automatique que signifiante, poétique que démonstrative. A la fois souple et expressive, lissée ou brouillée par l'eau grainée du lavis qui en « savonne » et décompose le trait, elle suit la courbe des motifs sans s'y enliser, tendant vers un équilibre précaire mariant figuration et abstraction en une construction suspendue qui tient toujours un peu du miracle. Cette façon de *tracer* plus que de peindre ou de dessiner sur le support répond à mon besoin d'œuvrer *dans* la matière pour ainsi dire fluidifiée. Laisant celle-ci écouler son trop-plein vers le bas comme dans un déversoir, ou se refermer sur l'œuvre accomplie telle une glace préservant le vivant. En toute fragilité mais en toute détermination. Formes et couleurs puisant aux sources vives de l'inquiétude et de la lumière.